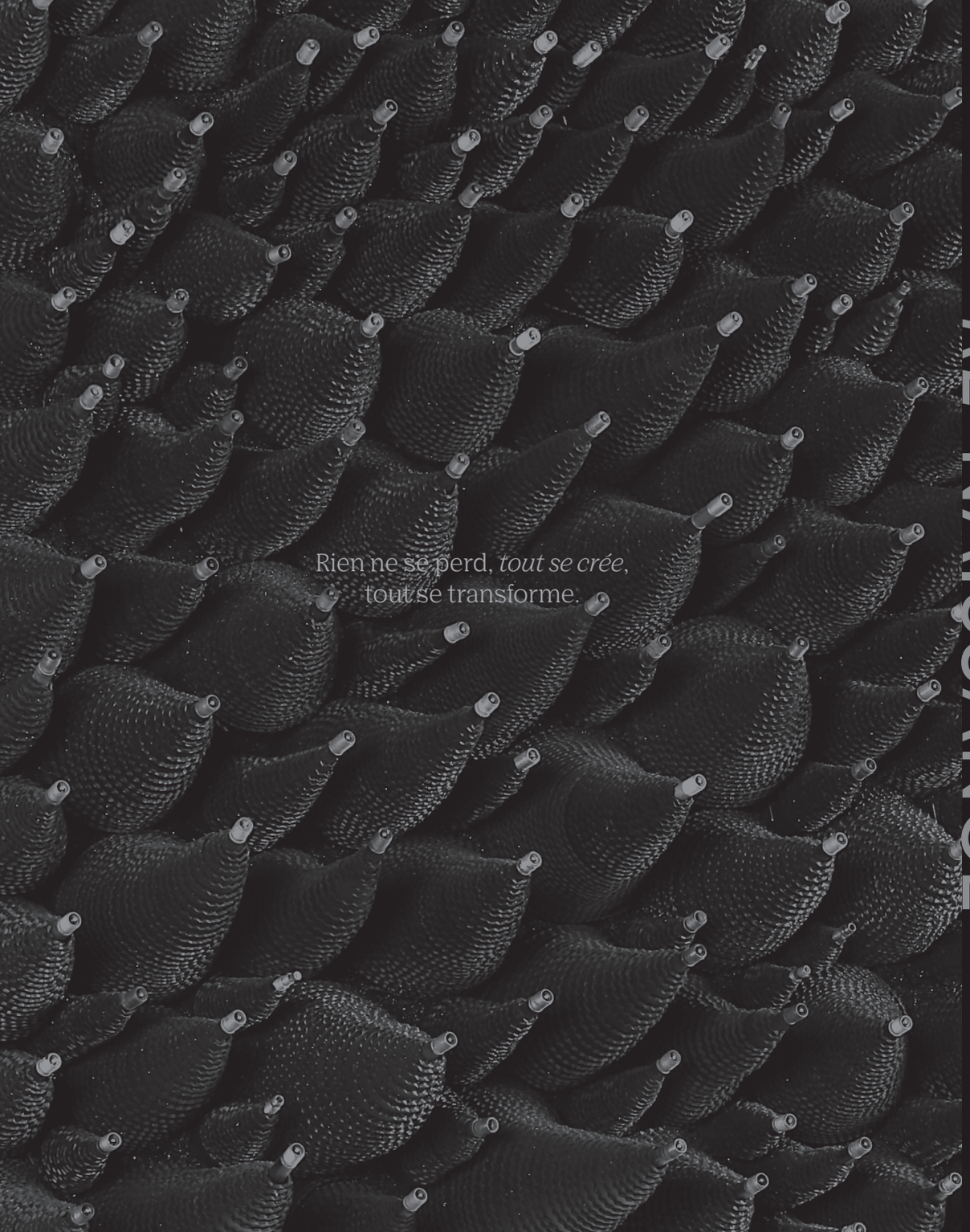


Rien ne se perd, *tout se crée*,
tout se transforme.

RE-NAISSANCE

Béatrice Arthus-Bertrand

Pour paraphraser A. Lavoisier,
rien ne se perd, *tout se crée*,
tout se transforme.

Depuis ses premiers totems, Béatrice Arthus-Bertrand construit un langage d'une parfaite cohérence réactivée par une inventivité qui ne cesse de nous surprendre en redonnant à des objets perdus une noblesse retrouvée.

Chemin de croix, L 18 × H 23,5 × P 8 CM.

Traitement de Choc, 40 × 35 CM.

La constellation Béatrice Arthus-Bertrand

Quel est l'univers dans lequel Béatrice Arthus-Bertrand nous invite à la suivre ? Vouloir le définir serait déjà juguler ce qui le rend unique à bien des égards, à commencer par la liberté du regard qu'elle porte sur tout ce qui l'entoure. Une première explication au foisonnement d'une œuvre qui refuse le cloisonnement stylistique et qui se renouvelle de ses multiples oscillations générées par chaque objet trouvé et élu lors d'une chasse aux trésors improvisée, placée sous le signe du hasard.

Polymorphe, sérielle, son œuvre est en constante métamorphose. Elle chemine d'une allure amblée en délimitant des territoires, des îles propices à une navigation créatrice où s'écrivent ses histoires. On pourrait parler d'un *paysage mental* pour reprendre la belle expression d'Alain Jouffroy. Des contes et fables immémoriaux, elle varie le ton, les péripéties, les avatars et nous entraîne dans les mythes et les légendes qu'elle réinvente, détourne avec malice, humour et tendresse et aussi irrévérence. Alors, conteuse, fabuliste, Béatrice Arthus-Bertrand ? S'il y a chez elle une saveur de la narration subversive qui naît de ses trouvailles, elle se garde bien de s'y laisser enfermer. L'essentiel est à chercher ailleurs. Poète ? Sa quête à trouver l'accessoire qui sera complice d'un imaginaire sans limites accompagne sa nécessité de recycler l'objet reconverti dans une indistinction d'identité. Débusquer dans l'objet le plus ordinaire et le plus commun une poésie qui habite la vie cachée des choses relève d'un acte démiurge. Cela lui sied.

Collectrice d'une façon compulsive depuis ses premiers galets cimentés pour des murs et des portes de palais mystérieux, l'artiste recourt à l'accumulation comme principe d'une énumération méthodologique infléchie par un bricolage pour un auto-engendrement des formes et des images.

Elle est tout autant anthropologue dans sa quête inextinguible de promesses d'explorations menées dans les brocantes et les vide-greniers qu'elle arpente avec une ferveur heureuse. C'est toujours une première fois. Ces lieux sont des mines à ciel ouvert et recèlent des pépites ardemment guettées au cœur de la rue, comme au fond des soupentes. Pour l'alchimiste tapi en chaque artiste la dérive interprétative est la réponse à une œuvre qui exige de chacun d'entre nous une approche à même de retenir, à la façon d'un filtre, nos regards sans innocence. Rester éveillée est l'ordre premier.

Élus, les objets trouvés sont arrachés à leur obscurité pour une nouvelle destinée. Ils peuvent dormir de longs mois enfermés dans une armoire ou remisés à l'atelier jusqu'au jour où extraits de leur silence ils déclenchent une histoire fantasmagorique ductile au désir et à la loi des images.

Béatrice est une anti-collectionneuse. Parce qu'elle se permet autant de rêver que d'inquiéter dans l'épaisseur du silence des objets délaissés, abandonnés du fait de leur quotidienneté ordinaire, tirés de leur anonymat par des mains habiles à franchir les chicanes d'un labyrinthe historié.

Elle est arpailleur de rêves.

Les siens, les nôtres.

Poussons la porte de son atelier. Un lever de rideau nous attend dans un univers qui est celui de toute naissance. Nous en ressortirons troublés, éblouis, fascinés par la richesse insoupçonnée de ces vies effacées, de leur pouvoir d'évasion mis en lumière par une artiste prévenant toute classification.

Lydia Harambourg

Qu'est-ce qui vous a conduit à devenir artiste ?

Au départ, j'étais styliste culinaire. Je faisais des maquettes alimentaires qui nécessitaient une grande précision. C'est un métier difficile et à un moment j'ai eu envie de m'exprimer plus librement, de travailler et créer pour moi et non plus pour les autres. J'ai alors commencé à travailler avec des galets, du ciment, du béton. Et là, je me suis aperçue que c'était ce qui me passionnait. J'avais déjà une quarantaine d'années et je me suis dit que c'était le moment de plonger et de changer de vie. J'ai réalisé des bas-reliefs avec mes galets et j'ai eu la chance qu'une galeriste à Paris, Arlette Gimaray, me remarque. J'ai démarré comme cela.

Pourquoi des galets ?

C'est la Bretagne où je vais tous les ans depuis que je suis née, qui m'a donné cette passion des galets. J'ai toujours aimé les toucher, sentir leur douceur, leur rondeur, leur sensualité. Les galets ont donc toujours fait partie de ma vie, nous en avions beaucoup à la maison. Bref, nous étions très galets. J'en ai toujours ramassé un peu partout où je suis allée dans le monde. Et lorsqu'on a des galets, on les empile. Ensuite j'ai commencé à les percer, puis à les mettre dans du ciment. Voilà comment ma démarche artistique s'est mise en place.

Pourquoi avez-vous assez vite changé de matériau ?

Parce que leur maniement est très physique. C'est très lourd, les galets. Il faut les chercher, les rapporter, les calibrer, les sélectionner. Pour qu'ils tiennent debout dans des panneaux, cela nécessite toute une technique, il faut travailler avec du grillage. Je faisais constamment du ciment, des seaux de ciment. Par ailleurs, j'ai depuis toujours adoré ce qui relève du domaine de la collection et de la récupération. Certes j'ai accumulé des galets mais parallèlement j'ai collecté aussi des morceaux de bois, des coquillages, des graines, tout ce que je voyais dans la nature et également de nombreux objets : en tant que grande collectionneuse, je chine en permanence dans les brocantes et vide-greniers. Avec tout ce butin, avec tous ces éléments, je me suis mise à réaliser des installations et des sculptures, même si je ne sculpte pas vraiment, au sens propre du terme.

Parmi les artistes qui chinent, il y a ceux qui ont une idée précise de ce qu'ils cherchent pour réaliser une œuvre et ceux qui achètent des objets sans savoir exactement ce qu'ils vont en faire mais avec la quasi-certitude qu'ils en feront quelque chose un jour…

J'appartiens plutôt à ce second registre, même si les deux vont forcément ensemble. Aller dans une brocante ou un vide-grenier donne forcément des idées et augmente encore l'envie de travailler.

Lorsque je vois un lot qui me semble intéressant, je l'achète et il peut ensuite très bien rester des années dans l'un des nombreux bacs entassés dans mon atelier et dans un garage à côté. La plupart du temps je ne sais même plus ce que j'ai. Et puis certains jours je redécouvre tels ou tels objets et je les ressors.

Parmi les nombreuses collections que j'ai constituées durant de longues années de chine, j'en ai une importante, environ un millier, de vieux réveils des années 50/60, avec certaines pièces magnifiques. Je sais qu'un jour je ferai une installation avec eux. Il arrive aussi que j'aille dans mes bacs pour chercher des objets précis. Par exemple, en travaillant sur le mythe du mensonge et donc sur le personnage de Pinocchio, il m'est arrivé d'avoir envie de m'attaquer au thème du jouet et d'aller chercher les petites figurines que j'avais accumulées. En fait, j'ai envie de donner une seconde ou une troisième vie à des jeux ou à des objets qui sont voués à aller à la ferraille, à la casse. Je peux ainsi parfaitement récupérer un vieux chien en peluche qui va être mis à la poubelle et là je le détricote, je le lacère, je l'entaille, je le couds, je le transforme.

Y a-t-il un aspect particulier qui va vous pousser à acheter tel type d'objets plutôt que d'autres ?

Non, au départ je ne sais jamais ni ce que je cherche, ni évidemment ce que je vais trouver, car le hasard joue un rôle important. Il y a simplement des objets qui m'appellent plus que d'autres, des objets que je trouve beaux, forts, intéressants dans leurs formes, qui me parlent. J'achète de temps en temps, de vieilles tondeuses à cheveux. Je trouve que c'est un très bel objet. Je sais qu'un jour j'en ferai quelque chose, je ne sais pas encore quoi, mais j'en suis sûre.

Dans les brocantes et vide-greniers, les prix sont généralement peu élevés. C'est un avantage mais cela ne veut pas dire non plus qu'on peut tout acheter. Comme je l'ai dit précédemment j'adore tomber sur des lots. Sinon, j'entame des collections que je bâtis petit à petit. C'est ainsi, par exemple, que j'ai pu faire un travail autour de Sophie la girafe. C'est un objet que tout le monde a eu et on trouve toujours une par ci ou par là. A force, j'en ai réuni près de 300, comme j'avais commencé avec mes réveils.

Les couleurs et quelquefois la monochromie, jouent-elles un rôle dans le choix des objets que vous sélectionnés ?

Entre la forme et la couleur, je privilégie toujours la forme. Je ne choisis pas les objets en fonction de leurs variété chromatique mais en fonction de ce que ce que vais pouvoir en faire, de la façon dont je vais pouvoir les composer. Quant à la monochromie elle concerne surtout mes oeuvres en galets, tout simplement parce qu'elles sont majoritairement noires. Et si je recouvre mes galets d'un ciment que je teinte en noir ou en marron, c'est parce que j'ai été très marquée à la fin des années 70 lorsque l'Amoco Cadiz s'est échoué en Bretagne, déclenchant une très importante marée noire. J'ai vu ce paysage, habituellement dans des tons rosés, entièrement recouvert de goudron, de mazout. J'en ai été obsédée pendant de nombreuses années.

Du galet au chien en peluche : quel rapport entretenez-vous avec la matière de tous ces objets ?

Je ne dessine pas. Moi, j'ai besoin de voir les choses en trois dimensions. J'aime toucher, piquer. Je peux coudre ou piquer des épingles dans un truc pendant des heures et des heures. Je suis une artiste très terre à terre. J'aime l'objet, j'aime le trafiquer, le métamorphoser, le transformer en autre chose par le biais d'une accumulation. Il est vrai que j'aime beaucoup les objets identiques, j'aime à un moment n'utiliser que des pinceaux, ou des boutons, ou des fils jusqu'à ce que je parvienne à en faire une composition qui me convienne.

Justement comment travaillez-vous ?

Ma famille en est quelquefois un peu effrayée, mais j'aime tellement ce que je fais que je peux travailler de 7h du matin à 11h du soir. Il m'arrive même de travailler la nuit : comme j'ai des insomnies – ce qui n'est pour moi en rien une catastrophe - je réfléchis. Lorsque je pars en vacances, j'emporte toujours dans mes bagages quelque chose à faire. En fin de compte, je travaille tout le temps, de façon assez obsessionnelle. Je suis d'ailleurs devenue une espèce d'obsédée du travail.

Vous avez deux ateliers, l'un aux Mesnuls, près de Paris et l'autre dans le Luberon. Génèrent-ils des façons de travailler différentes ?

Oui. Mon principal atelier est aux Mesnuls. Dans le Luberon, je ne travaille pas de la même manière, je fais plutôt là-bas un travail de préparation. J'ai récemment fait une oeuvre composée de quelques 3 000 brosses à dents qu'il a fallu que je coupe et perce. À Apt, près de chez moi dans le Luberon, je connais une petite entreprise qui a une machine pour faire cela, ce qui me permet de faire ce travail en une journée alors que je mettrais six fois plus de temps ailleurs. J'y fabrique également mes cadres, mes boîtes en bois. C'est également là-bas que je réalise mes plus grosses pièces, notamment mes séries de *Totems*, *Les Burkas*, *Scarface*, *Diplodocus*... Aux Mesnuls, je me concentre sur ce qui demande plus de minutie.

Comment vous situez-vous par rapport à l'art brut ?

Même si je ne m'identifie pas complètement à cette tendance, je m'en sens très proche. J'en suis frontalière. Lorsque j'accroche quelques 20 000 pin's sur un tissu pour réaliser une pièce ou que je plante 20 000 épingles pour une autre, je me dis en rigolant que je suis un peu folle. Même mes enfants me le disent. De toute façon il faut être obsessionnelle pour faire ce que je fais. Mais je l'assume et c'est génial.

Propos recueillis par Henri-François Debailleux

Cyclone, L 205 × H 208 CM.

Cette spirale labyrinthique monumentale est constituée de 22 000 pin's colorés. Leur accumulation rotative entraîne un brouillage chromatique et cinétique qui déclenche une perception visuelle scintillante et éblouie. Symboles d'une surconsommation arrivée à saturation, ces petites pastilles chromées nous disent leur séduction éphémère ravalée au rang de déchet. Prenons garde à un illusionnisme auquel nous renvoie le mouvement tourbillonnaire du cyclone menaçant. Cependant, chaque partie d'un tout est porteuse d'une beauté unitaire.

Octopus, L 150 × H 150 CM.

Tout l'art est dans cet étroit passage qu'il nous faut traverser pour accéder à la beauté et à sa fascination hypnotique. Le détournement du mollusque qui a huit tentacules et en présente douze montre la puissance de susciter des histoires que l'on peut inventer à tout moment lorsque le déclic s'opère comme ici avec des boutons devenus des pustules.

Depuis les premières déesses de la fécondité, le thème de la maternité apparaît dans une discontinuité historique, normale ou monstrueuse. Ici, le regard porté sur la femme est tendre et drôle. Le tissage suggéré par les boutons forme une côte de maille sur laquelle se dressent deux seins affirmant l'identité maternelle.

Maternité, L 45 × H 92 CM.

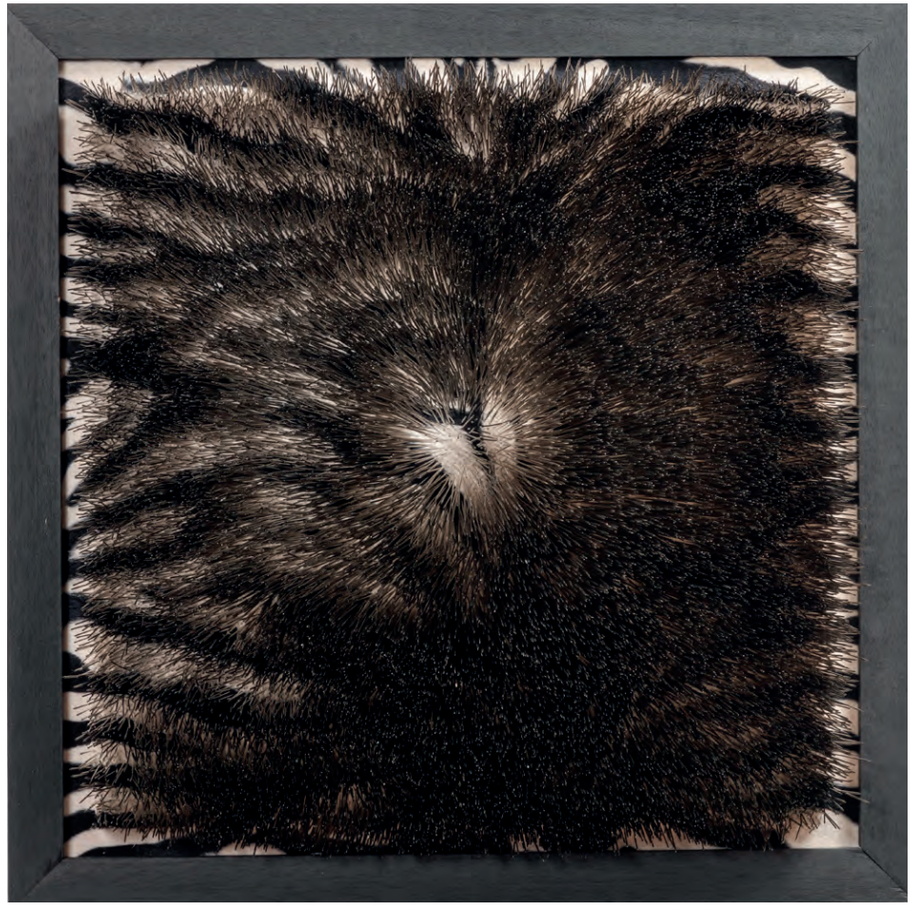
Chaque objet est sorti de sa banalité par le pouvoir de l'imagination jusqu'à rendre illisible sa fonction pratique. L'amoncellement de boutons crée un hiatus dans la classification en leur donnant un pouvoir spécieux, celui de pierres rares, de gemmes qui exercent sur nous une surprise éblouie rattrapée par un humour décapant. Quelle invention singulière est la sienne pour résister aux effets de catégorisations.

Coiffe, L 80 × H 107 CM.

Têtes d'épingles, 30 × 40 CM.

Sur la défensive, *Têtes d'épingles* les présentent telle une armure où se cache des yeux de poupées. Une autre histoire s'est mise en route. Avec *Hypocondriaque* les aiguilles d'acuponcture agissent comme des symboles protecteurs exorcisant une peur sournoise.

Hypocondriaque, 30 × 40 CM.

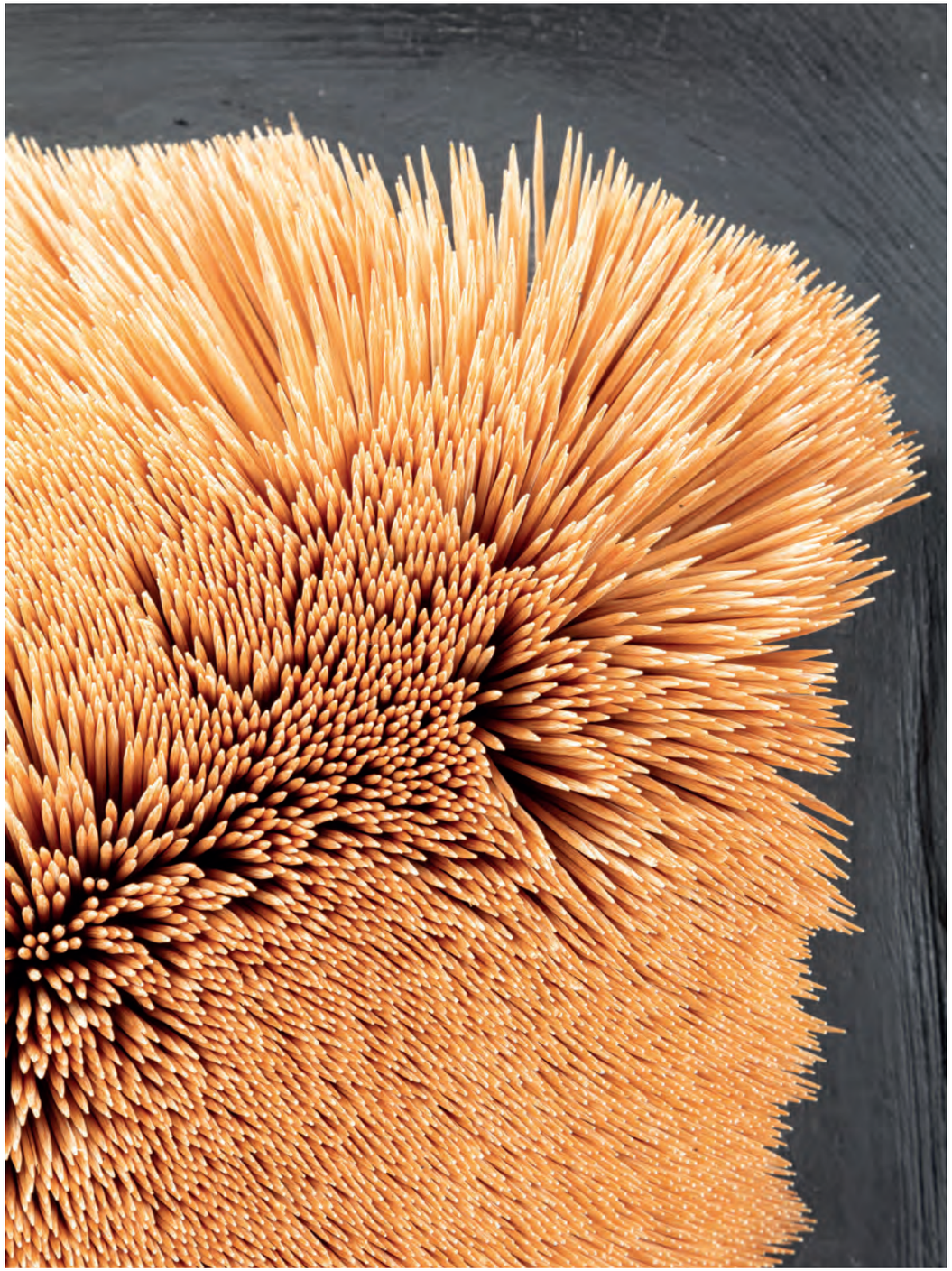


Zèbre épinglé, 56 × 56 CM.

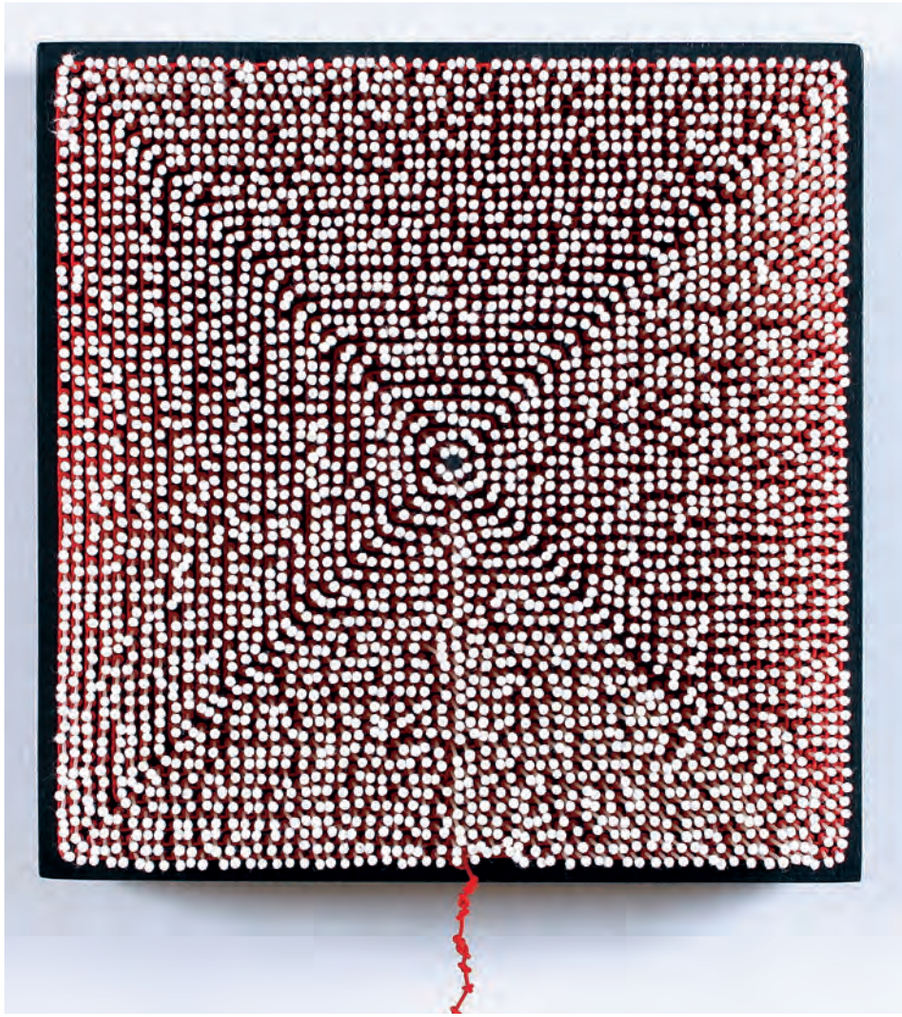
L'ours glouton, 32 × 50 CM.

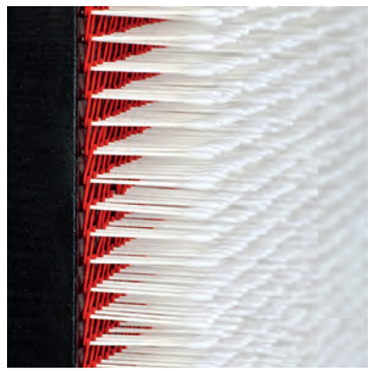
La main place méthodiquement chaque épingle l'une après l'autre et trouve sa place. Geste répétitif de Pénélope, appliqué, obsessionnel, rituel qui dialogue avec le regard pour une vision fantasque. Qui s'y frotte, s'y pique. De ces milliers d'épingles, un bestiaire naît. La bizarrerie de sa relation à l'objet est la conséquence du lien étroit entretenu avec la recherche de l'objet. Parfois si familier qu'on l'oublierait.

L'ours transgénique, 30 × 33 CM.

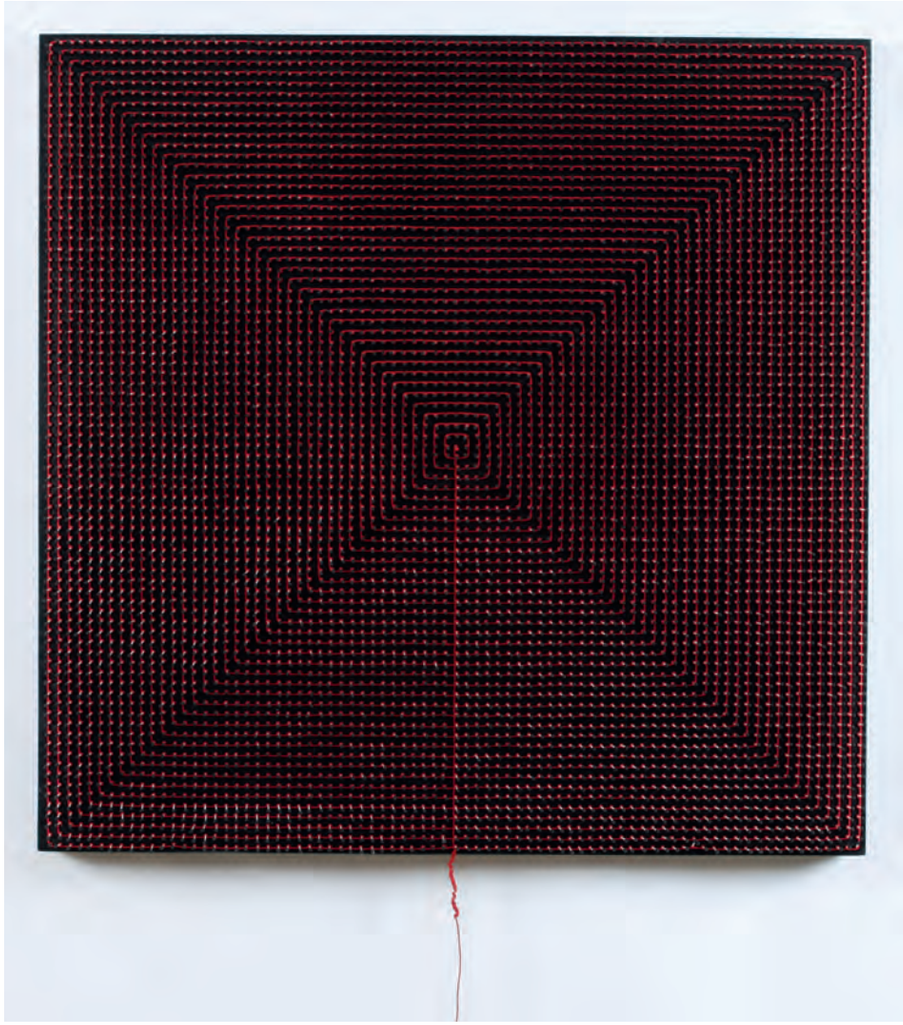


Raie Manta, 55 × 55 CM.



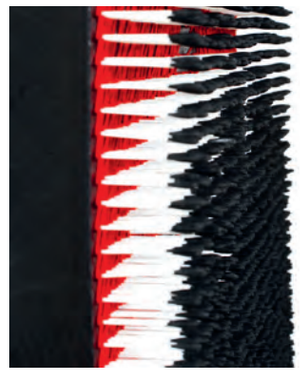


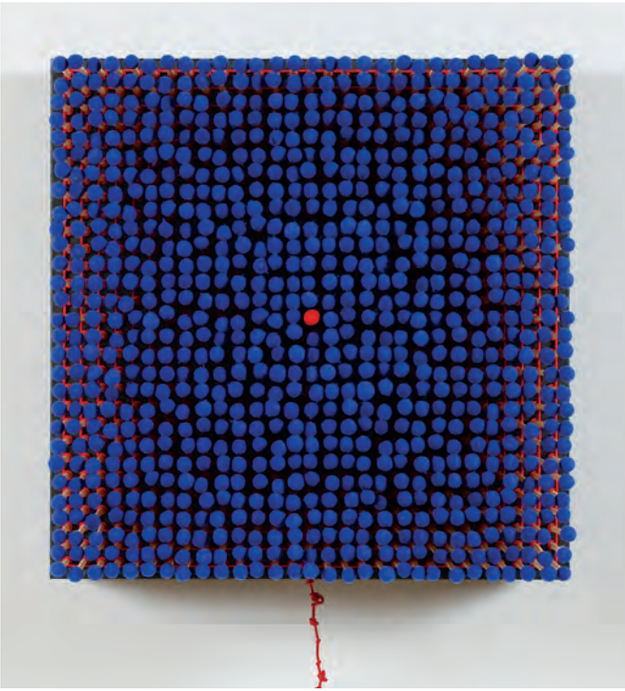
La pensée claire, 84 × 84 CM.

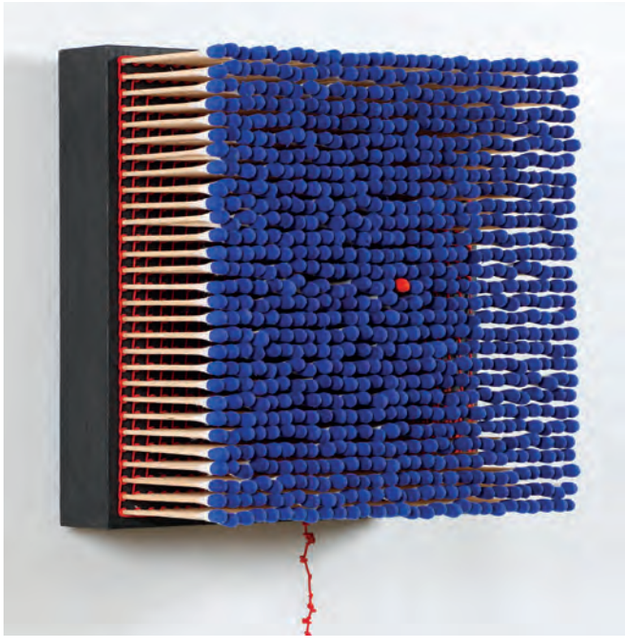


La pensée sombre, 84 × 84 CM.

L'unité dans le tout, un dans la multitude.
Une touffeur appelle la caresse. Tirer le fil d'Ariane pour se frayer le chemin de la pensée. Chaque coton-tige est, pour Béatrice, un mini-cerveau constitué de fils. Disposés dans un carré, ils se répartissent selon la couleur : blanc pour les idées claires, noir pour les idées sombres, chacune construisant l'échiquier dans lequel circule un fil rouge, porteur d'une issue.
Il ne faut pas perdre le fil.

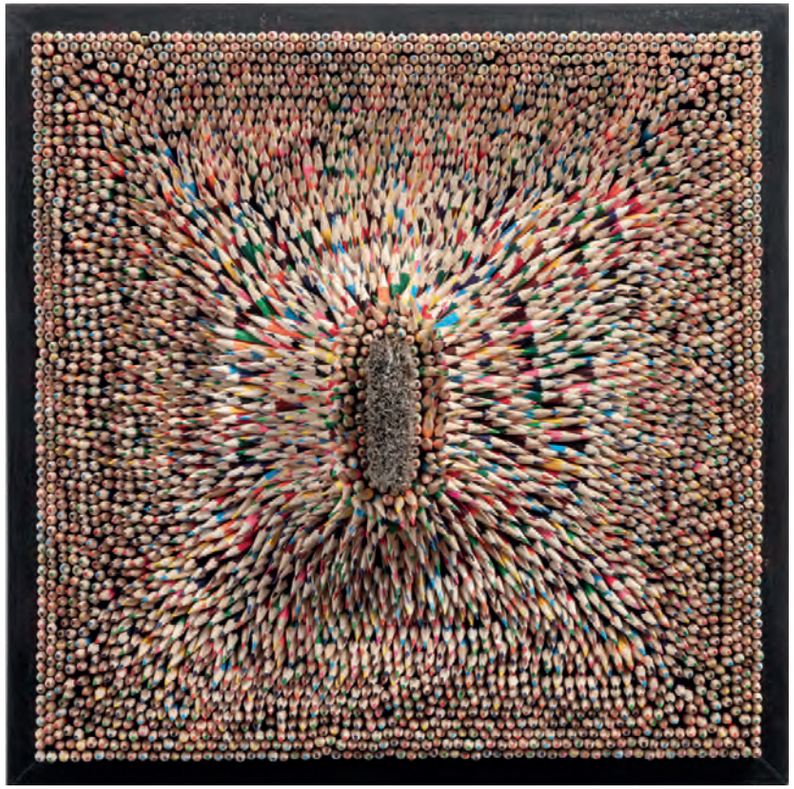






La pensée bleue, 32 × 32 CM.

Gentils Coquelicots, 39 × 26 × 5 CM.



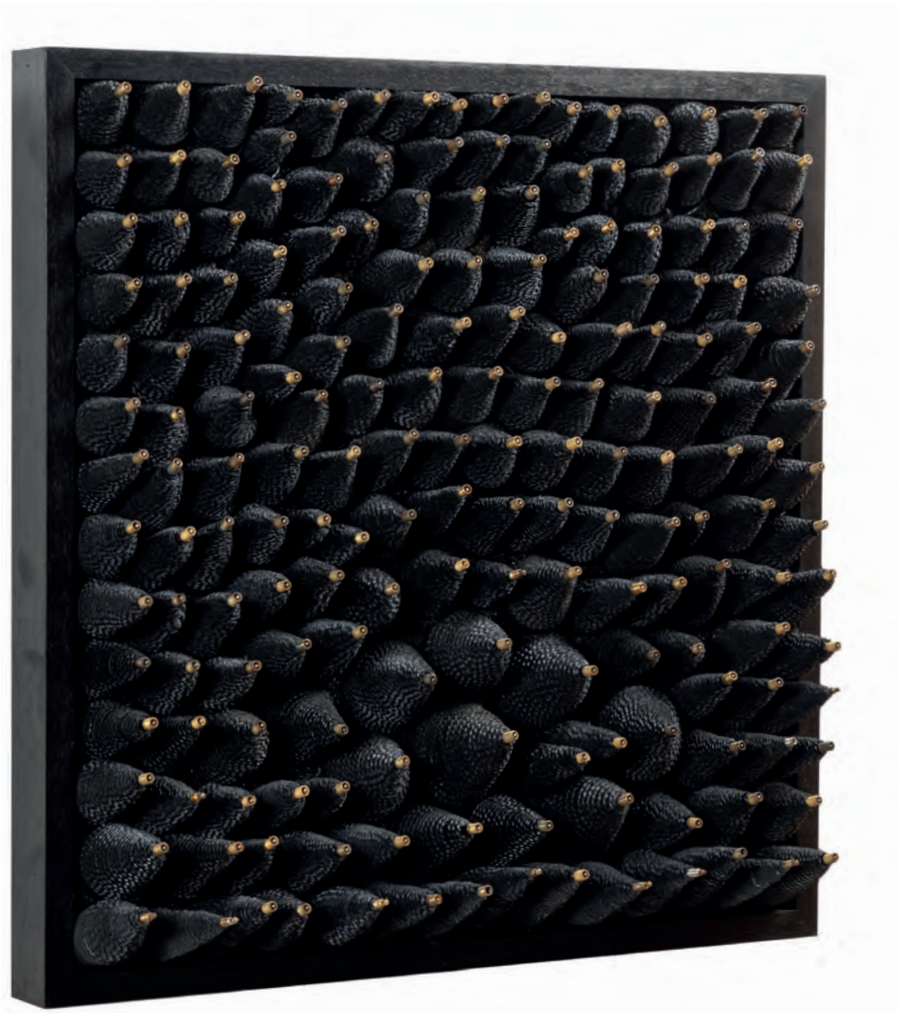
Des poils et des pointes. 52 × 52 CM.

Les pointes multicolores se dressent comme des hallebardes, joyeuses, ludiques. Armée pacifique qui monte pour quel assaut créatif ?

Roulez couleurs. L 62 × 64 CM

Chemin de croix, L 18 × H 23,5 × P 8 CM.

Ces boîtes renfermant un crucifix placé parmi des brimborions de toutes origines, tiennent du reliquaire, de l'ex-voto, des canivets. La boîte est le lieu clos de tous les récits et expressions religieux et profanes, des prières, et des exorcismes. Pour les dadaïstes puis les surréalistes elle est l'espace d'un jeu qui ne mène nulle part dont l'imaginaire reste le guide initiatique pour une nouvelle approche du réel. Avec Béatrice Arthus-Bertrand il y a dans ces assemblages ni provocation, ni blasphème, mais une curiosité à faire cohabiter ce qui ne peut l'être. Le jeu du cadavre exquis inventé par Marcel Duhamel, Yves Tanguy et Jacques Prévert rejoints par André Breton, Benjamin Peret, Pierre Reverdy, Max Ernst, a instauré une démarche de l'esprit par l'assemblage de mots et conséquemment d'images par un jeu de ricochet et de hasard : et si.... Le sens en est retourné comme un gant. Béatrice relance le jeu avec ce qu'elle aime manipuler, des petits objets incongrus sans relation entre eux mais qui par leur forme, leur couleur, leur distinction vont établir des relations esthétiques (rubans de couleurs roulés, capsules de bouteilles, coquillages, pointes de crayons de couleurs) drôles dans le souci d'échantillonnage (vis rouillées, pin's), ou encore des médailles religieuses en phase avec le caractère sacré. L'idée de la vanité réapparait avec les petits squelettes et têtes de mort. La thématique se ressource au gré de ses découvertes.



Taupes, 67 × 67 CM.

Leurre de pêche, 40 × 35 CM.

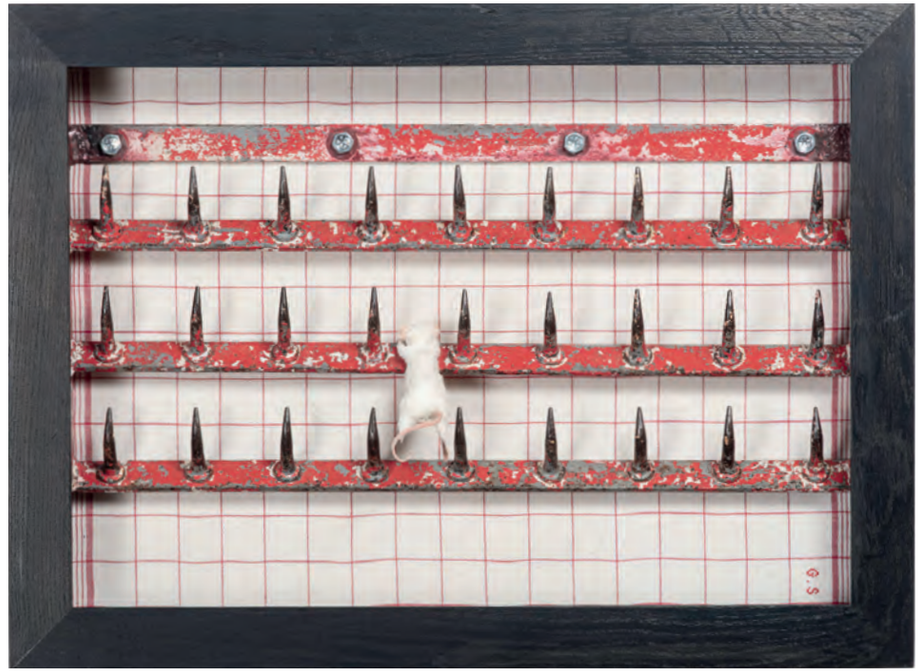
Chasse interdite, 85 × 85 CM

La Chasse

Béatrice Arthus-Bertrand franchit un pas lorsque sans ambiguïté elle met en scène des animaux dans un jeu de vie et de mort. Quel contraste saisissant entre l'animal naturalisé, habillé, offert en holocauste à notre regard saisi par un réalisme poignant et l'interface entre le précieux et le terrible de la représentation. L'artiste n'hésite pas à franchir les limites de l'excès de langage. Aux mots, elle substitue les images. L'œuvre absorbe le réel, les sentiments, les sensations hors de toute déclaration. Celle-ci se creuse d'énigmes. Dans un mouvement de vertige, entre rejet et fascination, la fuite et l'inaliénable, s'installe une résistance. *Chasse interdite* écrit un récit sous-jacent dont le premier nous montre un cadre tapissé de douilles de cartouches desquelles jaillie la tête naturalisée d'un renard enveloppée d'une bande Velpeau. L'autre récit, sous-terrain, nous mène à un lieu retrouvé, un lieu expiatoire pour faire renaître une transcendance par l'art.

Ouverture de la chasse, L 50 × 55 CM.

Fermeture de la chasse, L 45 × 106 CM



Délicatessen, L72 × 52 CM

Au cœur de l'arène, 50 × 50 CM

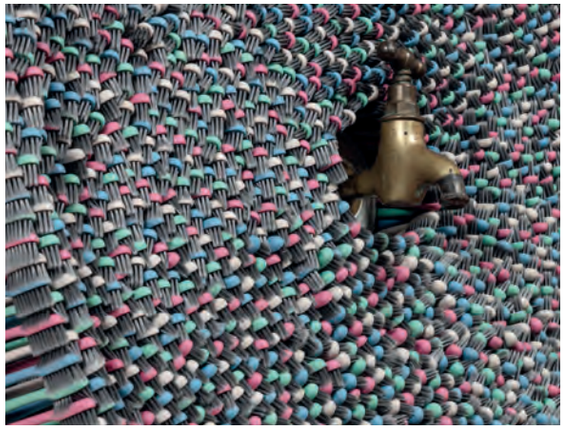
Au cœur de l'arène, 75 × 75 CM

Procréation, L 34 × 18 CM.

1

2

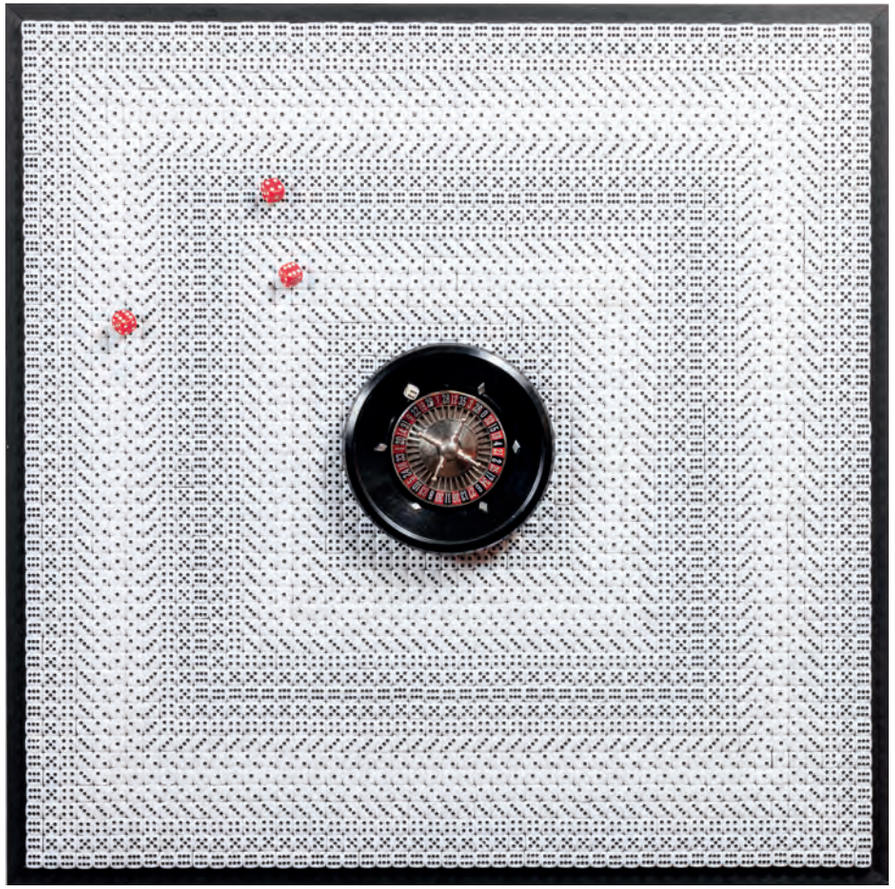
Ceci est un urinoir, L 50 × 60 CM (1 et 2)



Matin, midi et soir, DIAMÈTRE 65 CM.

Haleine Fraîche, L 47 CM x 37 x H 42 CM.

T'as pas 1 000 balles ? 80 × 52 CM.



Les dés sont jetés, 85 × 85 CM.

Champ opératoire, 72 × 72 CM.

Maille, 75 × 75 CM.

1

2

3

4

5

6

Pinocchio, ENV. 40 × 40 CM.

Un souvenir d'enfance la marionnette sculptée par Geppetto, fabricant de jouets ? La mise en abîme qu'en donne Béatrice est troublante. Donner vie à l'inanimé, suggérer la vie, symbolise l'art du sculpteur. Avec Carlo Collodi, la fée bleue a remplacé Aphrodite animant la Galatée de Pygmalion et rendu vivant le petit garçon soumis à l'interdit du mensonge. *Les Aventures de Pinocchio* (1881) se prolongent en une suite de variations drolatiques et tendres dont le petit héros provoque l'imaginaire délirant de l'artiste qui nous renvoie au nôtre. À nous de jouer. Fiché sur des patins à roulettes, il court, il court Pinocchio, surchargé d'objets les plus incongrus comme oripeaux dissimulant la vérité.

La vie te rattrape, la mort te rattrape. Béatrice dit être partie des vanités : *Memento mori*. Des accumulations invraisemblables symboles de la vie, des leurres nous accompagnent tout au long du voyage. Un étourdissant entassement de plumes à écrire, de perles, de téléphones, de coquillages, de fèves, de pin's, de petits sujets en plastique, une machine à écrire sont au cœur d'une thésaurisation invraisemblable et réjouissante. Le mythe du mensonge, l'illusionnisme nous attendent à chaque pas et nous piègent.

Ils roulent, ils roulent les mensonges sur la chasse (1), sur l'avidité (2), sur l'état des océans (3), sur l'héritage (4), sur le machisme (5), sur la vie (6), sur l'enfance (7), sur l'argent (8), sur la consommation (9), sur la richesse (10), sur la maltraitance des animaux (11), ils roulent, ils roulent les mensonges de toutes les couleurs (12).

7

8

9

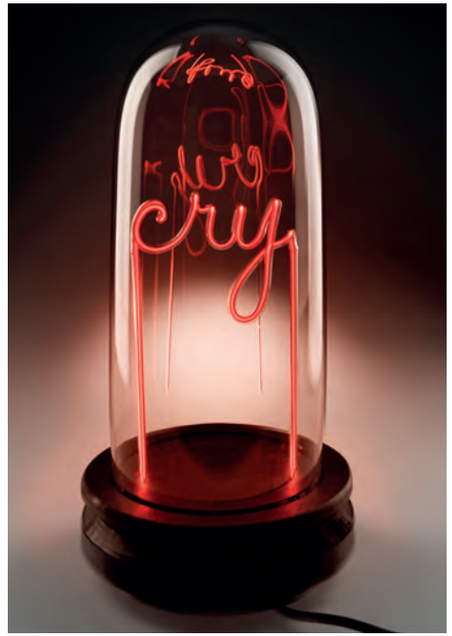
10

11

12

1

2



3

La vie sous verre, 45 × 20 CM (1), 35 × 20 CM (2), 32 × 18 CM (3)

La vie qui s'engage sous un globe de verre. La vie qu'on enferme, comme un souffle frais capturé et qui n'en échappera pas. La vie qu'on regarde passer à travers ce globe, et qui nous file entre les doigts. La vie qu'on n'a pas vécue, qu'on n'a pas choisie, la vie qu'on a subie. L'enfermement, l'isolement, le silence. La vie qui vous a radiée, les blessures à l'âme qu'on vous a infligées, les larmes secrètes que l'on a versées, le sang qui a coulé, la rage silencieuse, le sacrifice de soi pour un seul mot qui vous a étouffé : le mariage.

Dans ces globes transparents comme un supplice sur la place de grève, des lettres pourpres comme le sang, le sexe, la violence et le combat. Des mots, des cris qui hurlent à la vie. Cette vie qui s'engageait sous un globe de verre, quand, dans ce temps là, on y rangeait sa couronne de mariée, pour y mettre sa vie sous verre.

Lydia Harambourg
Textes

Henri-François Debailleux
Interview

Louis Blancard
Photographe

Jacques Delacroix
Photographe, p26-27, 28, 64-65

Marion Laurens
Conception graphique

www.beatrice-arthus-bertrand.com
www.galeriedocuments15.com